

TRAHISON



Élie Schwartz

# Trahison

*Roman*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :  
Éditions Persée – Centre Chester Carlson  
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,  
44980 Sainte-Luce-sur-Loire  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

*Hoho ! Tu me l'interdis ?  
Qui es-tu donc  
Pour vouloir m'en empêcher ?*

Richard WAGNER, *Siegfried*  
Troisième acte, deuxième scène  
*(Ne pas faire de VAGUE et avoir les NERFS solides)*



Je travaille à la Direction régionale de la police judiciaire de la préfecture de police de Paris (DRPJ). Comme on dit dans mon jargon au « 36, quai des Orfèvres ». Je m'appelle Chloé Barnett.

Ma section c'est la Brigade criminelle, dite la « Crim ». Je l'ai choisie par vocation. Mais aussi pour découvrir les meurtriers de mes parents. À l'annonce de leur assassinat, je me suis fait la promesse de les venger. Avec le temps, je trouverai un indice qui m'amènera jusqu'à l'homme qui a brisé mon cœur en quatre. Je sais qu'enfreindre la loi, se faire justice soi-même, ne doit pas traverser mon esprit. Mais depuis qu'un lâche les a tués, je suis morte. Le vide s'est installé dans tout mon être et ce que je respire n'est que poussière.

Je n'hésiterai pas une seconde. Le jour où je l'aurai en face de moi, je lui ferai perdre son sourire.

Ce soir, j'ai rendez-vous. En sortant du « 36 », je prends en direction de la statue d'Henri IV. Ce cher roi, trônant sur son cheval face à Notre Dame, se dit-il encore : « Paris vaut bien une messe » ? Lui tournant le dos, je me dirige vers les quais de Conti et Malaquais. Je longe la Seine tout en admirant le pont des Arts. Comme je suis un peu en avance, j'en profite pour m'arrêter quelques instants et feuilleter de vieux livres chez les bouquinistes. Je passe devant la statue de la République de J-F Soitoux. Les « tags » sont plus visibles que la plaque ! Cet édifice a été réimplanté en ce lieu par J. Chirac, maire de Paris en 1992, à l'occasion du bicentenaire

de la proclamation de la République. Le long du quai Voltaire, je m'attarde devant quelques boutiques avant d'arriver au Musée d'Orsay.

La vie parfois offre d'agréables surprises... Une rencontre a priori banale s'est révélée être un rayon de soleil dans mon quotidien assez sombre. L'existence me paraît suave et sans souci. C'est l'été et à cette heure de la fin de l'après-midi il fait encore doux. Je porte un pantalon et un chemisier noirs avec des chaussures sans talon.

D'un pas léger, j'imagine le visage de l'homme de ma vie. Abel...

Venant vers moi, j'aperçois ta démarche nonchalante. Tes yeux sont remplis de malice et je te souris. Tu vas bientôt arriver. Toujours en retard ! Mais ça, je le sais.

Il n'a rien de plus qu'un autre, mais la première fois que je l'ai rencontré, son sourire a mis de la lumière dans ses yeux. Comme si le tonnerre venait de gronder. Je me suis dit, un rire qui peut autant modifier le faciès d'un gentleman cache forcément une part d'ombre. J'ai vu ça en lui. Une certaine fragilité. Comme les vagues d'un océan viennent se fracasser contre la falaise ou les remparts d'une citadelle pour mieux se protéger. Son sourire n'est peut-être qu'une défense...

Je contemple le cheval à la Herse devant le musée. Mon portable vibre. Je n'ai pas envie de répondre. Ce soir, je ne suis là pour personne. Pourtant j'hésite, car c'est mon collègue. Je prends l'appel.

— Oui, j'écoute.

— C'est Thibault.

— Qu'est-ce qui ne va pas pour que tu m'appelles ?

— Un meurtre en plein Paris ! On a besoin de renfort. Ninon est souffrante et deux gars du service sont en intervention. Faudrait que tu viennes Barnett.



Je regarde tout autour de moi... comme d'habitude! Je sais, c'est une déformation professionnelle! Mais c'est comme ça, je n'y peux rien. J'ai appris à me méfier.

— C'est mon jour de congé au cas où tu l'aurais oublié et ne pas voir vos tranches de « cake », au moins une soirée, ça aurait été bien!! Apparemment c'est raté! En fait je me dis que tu ne peux vraiment pas te passer de moi!

— Ah! Tu l'as remarqué, venant de toi c'est un compliment.

— Ne t'emballe pas, c'est juste une expression.

Tout en raccrochant, je traverse l'esplanade. Je presse le pas. Je ne laisse pas de message à Abel. Quand il m'appellera, je lui expliquerai.

Les immeubles sont encore ensoleillés. J'ai juste à remonter la rue de Bellechasse, traverser le Boulevard Saint-Germain et deuxième rue sur ma droite. J'arrive vite sur les lieux. La rue Las-Cases est fermée à tous les passants. Elle est relativement longue. Dès son entrée, au coin à gauche, la pharmacie. Sur le même trottoir, le musée social. Tout au bout de cette rue, sur une place, la basilique. Les voitures de police sont déjà garées. Je présente ma carte de la « Crim » et l'officier me laisse passer. Thibault et mes collègues sont déjà sur les lieux. Il m'aperçoit au loin et vient à ma rencontre.

— Salut Chloé ! Content que tu sois arrivée si vite. On a bouclé le quartier et cerné la scène de crime.

— Ouais j'ai vu... les badauds s'agrippent aux barrières comme du lierre à un vieux mur.

— On a déjà fait les premières constatations et les mises sous scellés. Les photos de la scène de crime ont été prises. Le reste de l'équipe interroge le voisinage. Chaque indice ou détail nous aidera à élucider cette affaire car le mec a reçu une balle en plein cœur.

— Comment ça s'est passé ?

— Il marchait tranquillement, une moto est arrivée à sa hauteur. Le motard a tiré et le mec s'est écroulé.

— Des témoins ?

— Juste la concierge. Elle était dehors au moment où ça s'est passé.

— Et elle a vu quoi ?

— Pas grand-chose, seulement qu'ils étaient deux sur la moto.

— Ce gars qui a été tué, il traversait la rue ?

— Ben non, il était sur le trottoir !

— Une moto roule, un homme marche et reçoit une balle en plein cœur... tu m'expliques comment ?

— La concierge a affirmé avoir entendu le motard appeler cet homme par son prénom.

— Un règlement de compte ?

— On n'en sait trop rien, mais ça y ressemble...

Nous remontons la rue jusqu'au numéro 9. Un corps gît à terre. Mes collègues me saluent.

— Un homme tué par balle.

— Oui, Thibault me l'a déjà dit.

— La trentaine... on ne sait rien de plus sur lui pour l'instant.

Jacques s'accroupit et fait glisser la fermeture. Il ouvre la housse. Je sens mon visage se décomposer. Mon cœur s'emballe. Je pose ma main sur ma poitrine pour le retenir. Je ne vais pas supporter plus longtemps la vue de cet homme inerte. Je me contiens. Je ne dis mots. Devant mes yeux, l'insupportable. Je fais un mouvement brusque avec ma nuque et essaie de remettre de l'ordre dans ma tête. Tout devient flou. Je sens que je vais m'effondrer. Que mes jambes ne vont plus me porter. Il ne faut pas ! Je prends une grande respiration, me ressaisis et positionne mon corps bien droit. Montrer la moindre faiblesse pourrait me trahir.

Je marche sur le trottoir et remonte la rue lentement. Thibault me précède.

— Tu vas où ?

— Je m'imprègne de l'atmosphère de cette rue pour tenter de comprendre le meurtre de ce type. Il venait de quel côté ? De la pharmacie, de la basilique ?

— Du côté de Dieu !! Aller prier avant de se faire flinguer c'est pas commun !

— Et pourquoi pas dis-je d'un ton rageur !

— Avec l'équipe on penche plutôt pour un meurtre prémédité.

— Ça pue à dix kilomètres à la ronde cette affaire.

— Tu as raison Barnett ! J'ai l'impression qu'on n'est pas au bout de nos peines...

— Vous avez fait des relevés d'empreintes, trouvé des indices ?

— C'est en cours... par contre on a la douille ! Ça nous a pris un peu de temps pour la trouver car elle était coincée entre le pneu d'une voiture et la rigole.

— Tu rentres avec tous les collègues au QG et on fait le point un peu plus tard. Je vais marcher un peu...

— Tu es sûre de vouloir y aller à pied, tu es un peu pâle...

— T'inquiète... j'en ai vu d'autre ! Je vous rejoins à la « Crim ».

Je les quitte précipitamment de ma démarche vive et rapide. J'accélère le pas dans les rues adjacentes. En passant devant un immeuble, j'appuie sur le bouton et la porte cochère s'ouvre. J'entre précipitamment m'écroule par terre et me mets à sangloter. Je repense à ce que je viens de voir et je n'en crois pas mes yeux. Je me redresse et m'adosse contre le mur. Pourquoi l'homme enveloppé dans ce sac noir a-t-il été tué ? Pourquoi lui ? Abel ? D'une balle en plein cœur ? Je resserre mes jambes et plie mes genoux pour mieux me recroqueviller. Ma respiration se fait plus lourde, saccadée de spasmes. Je laisse couler les larmes le long de mes joues. Mon buste fait des soubresauts et je plaque les paumes de mes mains sur mon front pour me calmer. Tête en arrière, je cherche un second souffle, respire profondément, redresse le haut de mon corps, décroise mes jambes. Je reprends petit à petit mes esprits. Quelqu'un a buté l'homme que j'aime. Est-ce une simple coïncidence ou un fait banal comme on en voit de plus en plus dans les grandes villes ?

Je sais pertinemment que je ne dois pas bosser sur cette affaire. Et pourtant je vais le faire. Personne ne saura que je le connaissais. Sa mort me laisse peu de choix. Seulement celui de la vengeance.

À partir de maintenant, ma mission est double. Je ferai tout pour élucider les meurtres de mes parents et d'Abel. Rien ne m'arrêtera.

Je me mets péniblement debout et prends appui quelques instants contre le mur. Une image me revient en mémoire. Elle est tout d'abord floue puis comme les pièces d'un puzzle que l'on assemble, elle prend forme. Je repense à l'autre soir, à cet homme dans la rue qui regardait les fenêtres de ma maison. Est-ce que quelqu'un me file ?

J'ouvre la porte de l'immeuble. Sans me retourner, je fonce à la « Crim ».

**A**vant d'arriver à la DRPJ, je vois la concierge sortir. Je monte rapidement les marches des escaliers et entre dans notre salle. Ils sont déjà tous là. Thibault, tasse de café à la main, prend la parole le premier.

— D'après les premiers témoignages, la concierge aurait vu deux hommes à moto.

— Elle a relevé la plaque ?

— Non, elle était en train de sortir les poubelles au moment où passait la moto. En revanche, elle a vu le gars se faire buter.

— Quoi ? Et tu ne le dis que maintenant !

— Si tu étais arrivée un peu plus tôt, tu l'aurais su. On l'a déjà interrogée, commencé des recherches sur...

— Ok, ok... j'avais besoin de marcher un peu avant de revenir ici. Désolée d'être arrivée en retard le jour de mon congé ! Mais maintenant je suis là. Vas-y, raconte !

Je lui souris et fais profil bas...

— Ce dont elle est sûre c'est que le passager de la moto l'a appelé par son prénom.

— C'est celui qui était à l'arrière qui a tiré ?

— Bien sûr... à quoi penses-tu ?

— Tout à l'heure quand tu m'as montré le gars par terre, tu m'as bien dit qu'il a reçu une balle en plein cœur ?

— Oui, mais je ne vois pas où tu veux en venir.

— Simplement que le témoignage concorde... Le mec sur la moto appelle le gars qui marche sur le trottoir et il se retourne. Il est donc bien à cet instant, face à son tueur.

Thibault regarde Chloé. Il l'apprécie parce qu'elle réagit vite sur ces affaires de crime et qu'elle a toujours des réflexions pointues. Ça l'emmerde aussi parce qu'elle a souvent le dernier mot.

— Quoi d'autre comme indice ?

— Les bottes. Et pas n'importe lesquelles, apparemment.

— Elles ont quoi de spécial ?

— Elles ressembleraient à des santiags.

— Ça c'est un scoop !

Les gars ne mouftent pas et sont concentrés sur leur ordinateur à chercher les bottes décrites par la concierge de l'immeuble.

Je m'approche du bureau de Thibault. Il me tend le rapport pour que j'y jette un œil. Je lis malgré moi, en gros et petit caractère le nom de l'homme de ma vie. Abel Marcel. Je suis stupéfaite de la description des santiags faite par cette femme. Elle a distingué des traits, des étoiles et sur le côté au-dessus du talon deux lettres. Quant à l'homme, il est étendu, les bras en croix. Il a eu le temps de prononcer une phrase avant que la mort ne l'emporte. « Elle est ma vie ». À cette lecture, la tristesse dans mes yeux se perçoit. Je fustige du regard Thibault qui ne comprend pas. Je prends sur moi et change d'attitude pour ne pas éveiller de soupçon.

— C'est toi qui l'a interrogée, Thibault ?

— Oui pourquoi ?

— La moto est passée au ralenti pour qu'elle ait eu le temps de voir tous ces détails ?

— C'est peut-être une ancienne routarde ?

Je secoue la tête de droite à gauche d'un air de dire... Je reviens à la phrase qu'Abel a dite.

— Tu comprends quoi dans : « Elle est ma vie » ?

— C'est ce qu'a prononcé le type avant de mourir.

— Oui merci, je sais lire ! Alors tu en penses quoi ?